Pour citer cet article :

Françoise LE BORGNE, « Introduction », *Sociopoétiques* [En ligne], 11 | 2026
DOI : https://doi.org/10.52497/sociopoetiques.2677

La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Les articles de la revue sont utilisables sous licences CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, extraits d'œuvres) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.

Socio poétiques

# INTRODUCTION

Françoise LE BORGNE
*CELIS, Université Clermont Auvergne*

La communauté, dont le nom dérive du latin *communitas*, se définit dès l'origine par le « commun ». Elle désigne ainsi un groupe dont les membres ont en partage un ou des communs, qu'il s'agisse d'un territoire, d'une histoire, de valeurs et/ou de pratiques[1]. Des communautés religieuses médiévales aux communautés numériques du XXIe siècle, cette réalité a pris des formes extrêmement diverses mais qui se définissent toutes par l'intensité des interactions nouées entre les individus. « Le lien communautaire, explique Jean-Paul Willaime, est un lien social fort, c'est pourquoi il fascine et attire autant qu'il inquiète[2] ».

L'idée d'aborder ce sujet sous l'angle de la sociopoétique s'est imposée pour trois raisons qui tiennent toutes à la spécificité de la démarche sociopoétique, centrée sur l'analyse de l'écriture des représentations sociales. La première tient au fait que la communauté est un objet social par excellence, qu'il est possible d'appréhender à partir des interactions à l'œuvre entre ses membres. La deuxième tient à la polysémie et au caractère polémique de cette notion, dont l'élaboration conceptuelle, à partir du XIXe siècle, s'est accompagnée d'intenses débats idéologiques. Comme le rappelle Monique Hirschhorn, « désignant pour une part des structures sociales traditionnelles menacées par l'évolution de la société, le terme de communauté a eu d'emblée pour ses premiers utilisateurs au XIXe siècle, Comte, Le Play, une connotation idéologique. Il fallait sauver les communautés ou, à défaut, construire de nouvelles communautés[3] ». Que ce soit en sociologie ou en philosophie, de Ferdinand Tönnies à Jean-Luc Nancy, la conceptualisation de la notion relève indissociablement de l'analyse et d'une forme

1. Voir Ivan Sainsaulieu, « Entre histoire et historicisme : esquisse d'une typologie de la communauté en France », in *Faire communauté en société. Dynamique des appartenances collectives*, Laurent Amiotte-Suchet, Ivan Sainsaulieu, Monika Salzbrunn (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Le Sens social », 2010, p. 23-36 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.4000/books.pur.13547.
2. Jean-Paul Willaime, « Postface : La communauté : une utopie qui travaille toujours le lien social », in *Ibid.*, p. 234 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.4000/books.pur.13578.
3. Monique Hirschhorn, « La communauté : du concept à l'idée directrice », in *Ibid.*, p. 10 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.4000/books.pur.13540.

d'engagement idéologique qui a suscité de vifs débats entre les penseurs de la communauté mais aussi au sein de la société civile où le commun de la communauté divise comme en témoignent encore les polémiques suscitées en France par la hantise du « communautarisme ». Qu'elle soit, au nom d'une certaine vision de l'Histoire, encensée ou condamnée, la communauté reste un enjeu politique majeur. Enfin, la communauté entretient avec la littérature et les arts des liens denses et privilégiés précisément parce que la littérature et les arts participent des interactions sociales au sein desquelles s'élaborent et se reconfigurent les liens sociaux. « Le collectif, soulignent Ivan Sainsaulieu et Monika Salzbrunn, se construit dans des interactions, il s'invente lui-même en se nommant, il crée un sentiment d'appartenance en se racontant. Il se met en scène[4] ». La littérature et les arts participent de ces mécanismes ; par leur entremise, les auteurs et les artistes prennent position dans les débats qui intéressent la société de leur époque et donnent naissance à des communautés de lecteurs qui font évoluer les mentalités contemporaines. Comprendre comment leur poétique ou leur esthétique vient infléchir ou redéfinir les représentations de la communauté, tel est l'objet d'une sociopoétique de la communauté.

Parce que la communauté est un sujet polémique et clivant, sa représentation s'inscrit, à l'époque moderne et contemporaine, dans une tension entre plusieurs alternatives que l'on peut formuler en ces termes :

## Communauté/société

Cette opposition a été formalisée par Ferdinand Tönnies dans son essai fondateur, *Communauté et société* (*Gemeinschaft und Gesellschaft*), paru en 1887 et réédité à plusieurs reprises jusqu'en 1935[5]. Né en 1855 dans une ferme du Schleswig, très réticent à l'égard de la centralisation prussienne, Tönnies, s'inspirant de Karl Marx, a montré comment la nature du lien social était déterminée par le type d'environnement dans lequel les individus évoluaient. À ce titre, la différence entre la communauté, qu'il a connue dans son enfance, et la société moderne, qu'il a découverte dans les villes allemandes et en Angleterre, lui paraît radicale : inspiré par des auteurs romantiques comme Adam Müller, Novalis et Schelling, il envisage la première sur le modèle d'une famille élargie au sein de laquelle les individus entretiennent des relations affectives intenses et, quel que soit leur âge et leur sexe, se sentent reconnus et intégrés au groupe. Aux liens évidents, « organiques », qui unissent parents, voisins ou amis dans des communautés de sang, de lieu ou d'esprit, Tönnies oppose les liens « mécaniques » et abstraits d'une société organisée en vue de bénéfices communs, qui favorisent l'individualisme, l'égoïsme et le calcul.

---

4. Ivan Sainsaulieu, Monika Salzbrunn, « Conclusion : La communauté comme groupe d'appartenance », in *Ibid.*, p. 224 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.4000/books.pur.13577.

5. Ferdinand Tönnies, *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*, Présentation, traduction et notes par Niall Bond et Sylvie Mesure, Paris, PUF, « Le Lien social », 2010, 273 p.

En opposant communauté et société, la théorie de Tönnies s'est prêtée à des récupérations politiques antagonistes. Considéré comme un social-démocrate, le sociologue a fait partie du mouvement universitaire des « socialistes de la chaire » qui critiquaient le libéralisme de l'École de Manchester et réclamaient des réformes sociales. Mais le concept qu'il avait contribué à forger a été récupéré, à partir de la Première Guerre mondiale, par les nationalistes allemands puis les nazis désireux d'opposer, sur des bases racistes, la communauté germanique aux démocraties française et anglo-saxonnes, ce qui l'a rendu longtemps suspect.

La revalorisation de la communauté, telle qu'on l'observe depuis la fin des années 1960, s'inscrit toujours dans une critique implicite de la société moderne, d'abord avec les communautés hippies qui dénoncent les dérives de la société de consommation puis, à partir des années 2000, avec des éco-villages et des ZAD[6] qui refusent de voir les écosystèmes naturels sacrifiés sur l'autel d'une modernité capitaliste mondialisée, ou encore lors de puissants mouvements sociaux tels que les « Gilets jaunes » ou « Nuits debout ». Lorsqu'il énumère les motifs qui rendent aujourd'hui la communauté désirable, Rémi Astruc souligne la crise du modèle qu'incarne la société moderne, dans laquelle les valeurs nées de la Révolution française se sont progressivement érodées :

> Le seul ferment, puissant mais de moins en moins partagé, de croyance dans la validité de la formule « société » est en réalité aujourd'hui son projet économique, qui se résume, sous le nom de « croissance », à plus d'argent pour plus de consommation. Or il n'est partageable que par une part de plus en plus réduite de la population mondiale et donc nationale. Aucun autre projet collectif ne paraît subsister à l'échelle globale[7].

Ainsi, l'écriture de la communauté s'inscrit dans un questionnement sous-jacent sur la valeur de la société face à laquelle elle constitue une alternative inquiétante ou désirable, selon les convictions portées par l'œuvre. De Diderot, qui, dans *La Religieuse* (1782), présente les couvents comme des lieux de relégation contre nature où les familles se débarrassent de leurs rejetons indésirables, à Volodine, qui dans *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze* (1998) fait entendre les cris et les murmures d'une communauté de vaincus enfermés dans un quartier de haute-sécurité, la perspective se renverse : perverse et délétère, la communauté religieuse est subie par Suzanne Simonin, qui s'efforce par tous les moyens de rejoindre une société où elle espère s'épanouir alors

---

6. ZAD : zone à défendre ou zone d'aménagement différé.

7. Rémi Astruc, « Qu'est-ce qui attire les hommes dans la Communauté ? (Ou comment les sciences sociales sont des sciences de la Communauté perdue) », *Communauté des chercheurs sur la communauté*, 20-07-2025 [En ligne] URL : https://communautedeschercheurssurlacommunaute.wordpress.com/quest-ce-qui-attire-les-hommes-dans-la-communaute/?blogid=89089364&blogsub=confirming#subscribe-blog.

que les prisonniers de Volodine, qui ont perdu tout espoir dans la société, communient encore dans « une foi en la révolution qui n'a pas eu lieu[8] ».

## Le passé/l'avenir

Inscrire la communauté en marge d'une société aliénante ou émancipatrice engage une conception de l'Histoire, voire une anthropologie, qui définit son statut. Selon les époques et selon les auteurs, elle apparaîtra comme une organisation sociale primitive voire archaïque, vouée à une nécessaire dissolution ou promise à une désirable résurrection. Elle incarne le passé et/ou l'avenir de l'humanité.

Il est frappant de constater que la valorisation même de la communauté repose fréquemment sur cette tension dans la mesure où elle passe par le projet de ressusciter, par son entremise, un âge d'or perdu. Au siècle des Lumières, lorsque Rousseau, Rétif de la Bretonne, Bernardin de Saint-Pierre ou Lezay-Marnésia imaginent une organisation sociale idéale – ou la plus idéale possible – ils le font en mobilisant un imaginaire idyllique et biblique. Ni Rousseau, ni Rétif ne considèrent la communauté comme naturelle mais tous deux y voient l'organisation sociale la plus propre à assurer le bonheur du genre humain. Le domaine de Clarens, dans *La Nouvelle Héloïse*, est, comme le jardin de Julie, une construction *naturalisée*, où maîtres et serviteurs retrouvent les conditions idéales des premières sociétés, telles que Rousseau les avait décrites dans son *Essai sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* et son *Essai sur l'origine des langues*. Dans cet environnement harmonieux, sociabilité et moralité restent compatibles. Sur des bases voisines, Rétif présente à la fin du *Paysan perverti*, les « Statuts du bourg d'Oudun », règlement utopique capable de prévenir les malheurs qu'occasionne l'exode rural. Cette utopie communiste et patriarcale se réclame d'exemples divers : communautés religieuses (Moraves), communautés rurales (Pinon d'Auvergne), communautés amérindiennes (Othomacos) qui toutes témoignent de la perfection de ce modèle social que l'auteur de *L'Andrographe* appelait de ses vœux. Seigneur philanthrope, admirateur de Rousseau, de Rétif et de Bernardin de Saint-Pierre, le marquis de Lezay-Marnésia s'est efforcé d'appliquer, dans ses domaines francs-comtois de Moutonne et de Saint-Julien, à la fin de l'Ancien Régime, les principes communautaires qu'il vante dans *Le Bonheur dans les campagnes* (1785). En 1790, fuyant une Révolution qui a trahi ses espoirs, il émigre en Amérique où il espère fonder sur les bords du Scioto une communauté harmonieuse, dont la communauté morave de Bethléem, en Pennsylvanie, qu'il visite en 1791, lui fournit un exemple. Ses *Lettres écrites des rives de l'Ohio* témoignent de son désir forcené de maintenir, au mépris d'une réalité hostile, le rêve d'une Arcadie américaine qui rende

8. Antoine Volodine, « Polyphonie et basse continue », in *Communitas. Les mots du commun et de la Communauté*, Rémi Astruc (dir.), Versailles, RKI Press, « CCC », 2021, p. 29.

aux colons « la richesse, la simplicité, les mœurs des patriarches, les seuls, entre tous les hommes, qui aient connu le bonheur sur la terre[9] ».

La référence à une origine idéalisée – Arcadie, Âge d'Or, Éden, temps des Patriarche ou monde sauvage – permet d'exprimer la nostalgie qui fonde l'aspiration communautaire. Pour Rousseau, la communauté recrée les conditions d'un équilibre perdu, elle incarne la promesse d'une vie réconciliée avec la nature où l'individu pourrait être en harmonie avec lui-même, avec ses semblables et avec son environnement. Si le citoyen de Genève est convaincu qu'une telle communauté est inaccessible dans le monde moderne[10], ses émules ont cherché à en recréer les conditions. Et ce grand rêve d'une communauté à venir, fondée sur les décombres ou en marge d'une société corrompue, irrigue l'aspiration politique à changer le monde, de la Révolution française aux communautés utopiques et contestataires contemporaines[11].

## Fiction/réalité

L'avènement de la communauté désirée ne peut faire l'économie d'un récit qui la fonde. Comme le résume Julie Brugier, on peut même considérer que « la passion fabulatrice de la communauté est finalement ce qui la constitue véritablement comme telle[12] ».

Dans *Nomad Land*, Jessica Bruder s'est intéressée au mode de vie alternatif des travailleurs pauvres américains, souvent âgés, qui, à partir des années 2000, ont été contraints de vivre dans un van ou un camping-car parce qu'ils ne pouvaient plus rembourser leur prêt immobilier. Son essai analyse le rôle des réseaux sociaux dans la transformation de ces marginaux isolés en « tribu » ou « communauté de nomades ». Bob Wells est l'un de ces internautes bourlingueurs qui, par le biais de forums de discussion, s'est efforcé de promouvoir « la bienveillance, le partage, l'échange des connaissances, l'amitié et l'entraide[13] » entre ces déracinés et de leur conférer une identité positive. Créé en 2005, son site, CheapRVLiving.com (« Vivre pour pas cher en camping-car »), établit un parallèle entre les nomades américains du XXIe siècle et les victimes de la Grande Dépression des années 1930, qui avaient déjà tenté de transformer en expérience émancipatrice la faillite de la société contemporaine. « Fin 2013, explique Jessica Bruder, le forum de discussion du site de Bob comportait plus de

9. Claude-François-Adrien de Lezay-Marnésia, *Lettres écrites des rives de l'Ohio*, éd. Benjamin Hoffmann, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque du XVIIIe siècle », 2019, p. 127.

10. Voir Bronislaw Baczko, *Rousseau. Solitude et communauté* (1970), traduit du polonais par Claire Brendhel-Lamhout, Paris-La Haye, Mouton, 1974, p. 201.

11. Voir Michel Lallement, *Un désir d'égalité. Vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », 2019, 544 p., Rémi Astruc, *Auroville : expérimenter la vie divine. Beauté, anarchie, spiritualité*, Pondichéry, Auroville Press, 2025, 118 p.

12. Julie Brugier, *Marginalité et communauté dans le roman. Maryse Condé, William Faulkner et Rachel de Queiroz*, Paris, Classiques Garnier, « Perspectives comparatistes », 2024, p. 274.

13. Jessica Bruder, *Nomad Land* (2017), traduit de l'anglais par Nathalie Peronny, Paris, J'ai lu, 2020, p. 147.

4 500 membres inscrits. Moins de trois ans plus tard, ce nombre s'élevait à 6 500[14] ». À partir de 2011, cette communauté numérique s'est retrouvée physiquement pour un rassemblement annuel de deux semaines en Arizona, le Rubber Tramp Rendezvous (RTR), dont le nom rend hommage aux trappeurs du XIXe siècle qui passaient la majeure partie de l'année dans les bois mais se retrouvaient chaque année pour de grandes foires aux fourrures. Héritiers d'une longue tradition américaine de solidarité migrante, ces laissés pour compte du rêve américain s'efforcent de créer « un monde parallèle sur roues[15] », capable de réaffirmer, au-delà du désastre, les valeurs fondamentales de liberté et de fraternité. Jessica Bruder et la réalisatrice Chloé Zhao, qui a proposé en 2020 une adaptation cinématographique de son essai[16], n'occultent pas la précarité de ce mode de vie et les menaces qui pèsent sur ces personnes âgées, obligées d'enchaîner les petits boulots pour survivre, à la merci d'une panne mécanique ou d'un problème de santé. Mais elles rendent hommage à leur communauté résistante, tissée sur la toile, renforcée au fil des retrouvailles, au gré des emplois saisonniers ou des éditions du Rubber Tramp Rendezvous. Leurs œuvres soulignent l'importance des récits qui fondent et structurent la communauté et transforment en « Nous » un agrégat d'individus épars.

L'attention particulière portée dans ces œuvres aux échanges qui se déroulent sur les lieux de travail – entrepôt d'Amazon, campings, restaurants, usine agricole – s'inscrit dans une longue tradition de littérature ouvrière. Le travail, en effet, est un commun privilégié qui associe proximité sensible, conditions de vie partagées et sociabilité particulière, inscrite dans l'espace de l'usine, de l'atelier, du café… Mais c'est la mobilisation des travailleurs et la prise de conscience des conflits de classe qui transforment cette communauté moderne en « communauté dialectique », capable de transformer le monde. « Il s'agit, note Ivan Sainsaulieu, d'une perspective dynamique, c'est dans la lutte contre l'autre que l'on prend conscience de soi, comme dans la dialectique du maître et de l'esclave, ou dans sa version moins radicale de lutte pour la reconnaissance[17] ».

Cette coalescence de la communauté est un enjeu majeur de *Germinal*. Zola y analyse le pouvoir séminal des thèses marxistes qu'Étienne Lantier répand dans le coron de Montsou :

> D'une voix ardente, il parlait sans fin. C'était, brusquement, l'horizon fermé qui éclatait, une trouée de lumière s'ouvrait dans la vie sombre de ces pauvres gens. L'éternel recommencement de la misère, le travail de brute, ce destin de bétail qui donne sa laine et qu'on égorge, tout le malheur disparaissait, comme balayé par un grand coup de soleil ; et, sous le ciel d'un éblouissement de féerie, la justice descendait du ciel.

---

14. *Ibid.*, p. 142.
15. *Ibid.*, p. 141.
16. Chloé Zhao, *Nomadland* (2020), Twentieth Century Fox, 2021.
17. Voir Ivan Sainsaulieu, « Entre histoire et historicisme : esquisse d'une typologie de la communauté en France », in *Faire communauté en société. Dynamique des appartenances collectives*, *op. cit.*, p. 28.

> Puisque le bon Dieu était mort, la justice allait assurer le bonheur des hommes, en faisant régner l'égalité et la fraternité. Une société nouvelle pousserait en un jour, ainsi que dans les songes, une ville immense, d'une splendeur de mirage où chaque citoyen vivait de sa tâche et prenait sa part des joies communes. Le vieux monde pourri était tombé en poudre, une humanité jeune, purgée de ses crimes, ne formait plus qu'un seul peuple de travailleurs, qui avait pour devise : à chacun suivant son mérite, et à chaque mérite suivant ses œuvres. Et, continuellement, ce rêve s'élargissait, s'embellissait, d'autant plus séducteur, qu'il montait plus haut dans l'impossible[18].

L'ironie du narrateur à l'égard du prosélytisme de Lantier, dont la doctrine bricolée et naïve est rapprochée de la foi des premiers chrétiens, n'exclut nullement la mise en évidence de l'efficacité de ses discours, capable de faire battre trois mille poitrines à l'unisson sous les hêtres de la forêt de Vandame et de jeter les mineurs et leurs familles dans une lutte de plusieurs mois. Le dénouement même du roman suggère que l'échec de cette lutte ne met pas fin à l'aspiration communautaire ; les récits prophétiques de Lantier ont fait naître une dynamique irréversible : « à présent, le mineur s'éveillait au fond, germait dans la terre ainsi qu'une vraie graine ; et l'on verrait un matin ce qu'il pousserait au beau milieu des champs : oui, il pousserait des hommes, une armée d'hommes qui rétabliraient la justice[19]. »

## Passions inclusives/passions exclusives

Dans *Germinal*, Zola met bien en évidence la composante passionnelle de la communauté : le désir de communauté est décrit comme une ivresse qui s'empare à la fois de Lantier et des mineurs, nourrie chez le premier par la vanité, chez les seconds par un ressentiment accumulé sur des générations et aggravé par la faim. Ces passions les emportent tous toujours plus loin jusqu'à la cavalcade dévastatrice qui aboutit au sabotage des puits de mine et à la mutilation carnavalesque de l'épicier Maigrat. Le traitement de cette journée mémorable, dans la cinquième partie du roman, montre comment le sentiment communautaire se nourrit de la haine que suscitent les « ennemis » des grévistes : les « traîtres » qui, à l'instar de Chaval, continuent à travailler par égoïsme et ceux qui « exploitent » la misère des mineurs, qu'il s'agisse des « bourgeois » ou du bien nommé Maigrat. Dégrisés par la répression et l'échec de leur mobilisation, les mineurs parviennent brièvement à maintenir un semblant de cohésion dans l'affrontement avec Lantier, devenu leur bouc émissaire, puis dans la compassion que leur inspirent les victimes de la catastrophe finale. À partir de l'étude d'un corpus littéraire très différent, Julie Brugier constate également que les communautés dépeintes par Maryse Condé, William Faulkner et Rachel de Queiroz,

18. Émile Zola, *Germinal* (1885), Paris, Le Livre de Poche, 2000, p. 206.
19. *Ibid.*, p. 204.

« traversées par des forces contradictoires d'une grande intensité, entre cohésion et dissolution, […] sont toujours sur le point d'être emportées dans un devenir-meute[20] ».

L'examen des mécanismes passionnels qui soudent et font éclater la communauté est une constante des romans qui mettent en scène des groupes d'enfants ou d'adolescents plus ou moins livrés à eux-mêmes. Dans ce sous-genre romanesque, la communauté juvénile acquiert une valeur expérimentale forte : son fonctionnement est révélateur d'une vérité anthropologique sur laquelle étayer un discours politique implicite. De ce point de vue, on peut comparer *Sa Majesté des mouches* (1956) de William Golding et *Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants* (1958) de Kenzaburô Ôé, deux œuvres presque contemporaines, dont les sujets sont très proches mais les conclusions opposées. Le roman britannique illustre la propension de l'humanité à l'aliénation passionnelle. Sur une île paradisiaque épargnée par la guerre qui fait rage dans le monde, les jeunes survivants bien nés d'une catastrophe aérienne tâchent d'organiser leur survie. La communauté se structure d'abord de façon harmonieuse sous l'impulsion de Ralph et de Porcinet, qui s'efforcent de perpétuer les principes démocratiques et scientifiques dans lesquels ils ont été éduqués. Mais bientôt, les autres enfants cèdent à leurs démons et succombent au prestige de Jack, chef charismatique qui attise leur fascination pour l'irrationnel, la violence et la loi du plus fort. La tribu barbare en laquelle se mue leur communauté reflète à la fois les stades les plus archaïques de l'humanité et les sociétés totalitaires qui ont déchaîné la Seconde guerre mondiale. Dans cette perspective, les lois de la société, incarnées par l'officier britannique qui sauve de justesse Ralph à la fin du roman, apparaissent comme un garde-fou indispensable face à « l'ennemi du dedans[21] » auquel le modèle communautaire offre un environnement privilégié.

Publié deux ans plus tard et rédigé à la première personne du singulier, le roman de Kenzaburô Ôé propose une réécriture très polémique de *Sa Majesté des mouches*. Ses protagonistes sont de jeunes délinquants relégués, à la fin de la guerre, dans un village de montagne et soudés par la haine qu'ils éprouvent à l'encontre des adultes pour qui ils ne sont que « des bouches inutiles et indésirables » : leurs parents qui les ont délibérément abandonnés mais aussi les villageois qui, alors que sévit une mystérieuse épidémie, les utilisent pour enterrer les carcasses des animaux morts avant de s'enfuir dans un environnement moins insalubre. Livrés à eux-mêmes durant quelques jours, ces enfants et adolescents partagent des moments de grâce et s'avèrent capables de se lier d'amour et d'amitié avec d'autres marginaux piégés comme eux dans le village déserté : « une ferme solidarité s'était créée entre nous les délaissés[22] ». Si cette expérience est mise à mal par l'épidémie et le retour des villageois, elle témoigne d'une rébellion à l'égard de normes sociales hypocrites et aliénantes.

---

20. Julie Brugier, *Marginalité et communauté dans le roman, op. cit.*, p. 425.
21. William Golding, « Notice bibliographique sur William Golding (par lui-même) », *Sa Majesté des mouches* (1956), traduit de l'anglais par Lola Tranec, Paris, Gallimard, « Folio », p. 7.
22. Kenzaburô Ôé, *Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants* (1958), traduit du japonais par Ryôji Nakamura et René de Ceccatty, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1996, p. 120.

La défaite japonaise laisse le narrateur et ses jeunes compagnons indifférents ; ils y voient la sanction d'une société inhumaine : « C'est leur affaire, répondis-je avec calme. C'est l'affaire de ceux de là-bas, qui nous retiennent ici avec leurs fusils[23]. » Quoique traversée de tensions et finalement vulnérable, la communauté des enfants préserve une forme d'espoir en la nature humaine et dans sa capacité de résistance, voire de régénération.

Parmi les passions qui structurent la communauté, on peut distinguer des passions « inclusives » et des passions « exclusives ». Les premières désignent les forces qui attirent et retiennent les individus dans la communauté ; les secondes, celles qui les rejettent. Bien des œuvres centrées sur l'évocation de la communauté rendent compte de la succession ou la simultanéité de ces phénomènes. *Arcadie* (2019) d'Emmanuelle Bayamack-Tam, constitue une brillante variation sur les *topoï* du récit de communauté. La narration est confiée à Farah, une adolescente au genre incertain, qui ayant suivi ses parents dans une communauté libertaire et bucolique située au sud des Alpes, y a vécu une jeunesse idyllique. Comme tous les membres de « Liberty House », elle voue à « Arcady », le maître à penser charismatique de la communauté, une véritable adoration. Telle est bien la passion inclusive par excellence, comme en atteste l'épigraphe du roman, extrait de *L'Homme sans qualité* de Musil : « Une vraie communauté est le produit d'une loi intérieure, et la plus profonde, la plus simple, la plus parfaite et la première des lois est celle de l'amour[24]. » À l'instar du « communisme sexuel » des Inuits, analysé par Marcel Mauss, l'amour libre est à Liberty House un puissant facteur de communion et de lien social[25]. Pourtant, cette belle unanimité commence à se fissurer lorsqu'elle est confrontée à l'irruption dans le domaine d'un jeune migrant, qui déchaîne les passions xénophobes des pensionnaires et, aux yeux de la jeune génération, révèle leurs contradictions. Farah se désolidarise de ces « déserteurs de la grande idée de l'amour[26] » :

> Notre liberté commence là où celle des autres s'arrête net, face à […] notre Eden privé ; notre liberté est interdite aux rôdeurs, elle est réservée à des gens qui ne savent absolument pas qu'en faire et qui l'ont abdiquée en venant vivre sous la houlette d'Arcady, ce dictateur qui s'ignore[27].

Soudée dans l'amour du chef et dans la haine des intrus, la communauté apparaît également comme un espace de rivalités internes qui peuvent aussi la déstabiliser.

---

23. *Ibid.*, p. 175.
24. Emmanuelle Bayamack-Tam, *Arcadie*, Paris, Gallimard, « Folio », 2020, n.p..
25. Voir Philippe Combessie, « Le pluripartenariat sexuel : une communauté interstitielle ? », in *Faire communauté en société*, *op. cit.*, p. 91-92 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.4000/books.pur.13555.
26. Emmanuelle Bayamack-Tam, *Arcadie*, *op. cit.*, p. 292.
27. *Ibid.*, p. 292-293.

## L'ego/les communs

Les observateurs de la communauté ont bien exprimé cette tension caractéristique entre une exaltation du *commun* et un investissement passionnel qui sert et trahit tout à la fois l'engagement communautaire. Saint-Preux, dans *La Nouvelle Héloïse*, est conquis par la communauté patriarcale de Clarens mais sa passion pour Julie, tout en renforçant son attachement à la maisonnée dont elle est le cœur, y introduit un manque qui s'avère fatal à l'équilibre de la communauté. Quant à Lantier, dans *Germinal*, il ne peut se cacher que son éloquence révolutionnaire est portée par un désir éperdu de reconnaissance personnelle :

> Ce jour-là, il avait tenu sa popularité dans ses deux mains, ce peuple lui appartenait, il s'en était senti le maître. Des rêves fous le grisaient alors : Montsou à ses pieds, Paris là-bas, député peut-être, foudroyant les bourgeois d'un discours, le premier discours prononcé par un ouvrier à la tribune d'un parlement[28].

Si ces deux dimensions, philosophique et passionnelle, constituent les deux versants complémentaires d'une même réalité, elles donnent volontiers lieu à des traitements littéraires distincts, qui favorisent des représentations moins ambivalentes de la communauté. Mettre l'accent sur sa composante passionnelle, comme le font Diderot ou Golding, contribue à la discréditer. Inversement, proposer une analyse théorique de la vie communautaire, comme le fait l'utopie, permet d'occulter les difficultés de la réalisation concrète de ce modèle. Ces règlements et descriptions utopiques ont souvent pour finalité de proposer un remède au plus grand ennemi de l'engagement communautaire : l'amour-propre et l'individualisme qu'il promeut. Pour Rétif de la Bretonne, « l'intérêt personnel, qui est une plante spontanée, croît toujours avec une force double de l'intérêt social, plante délicate, artificielle et qui a besoin de la plus grande culture pour réussir. Nous n'avons qu'un moyen de rectifier l'intérêt personnel, et de le forcer à contribuer au bien social, c'est de greffer sur lui l'intérêt général[29] ». Dans *Le Paysan perverti*, il montre comment *libido dominandi*, *libidido sciendi* et *libido sentiendi* se conjuguent pour détruire la communauté paysanne dont les protagonistes sont issus et les pousser sur la voie d'un individualisme délétère. Le roman se clôt sur l'exposé des « Statuts du bourg d'Oudun », conçus pour protéger la communauté en prévenant le développement des aspirations égoïstes de ses membres[30]. Pierre Testud a souligné l'étrangeté de ce dénouement : « cette conclusion, remarque-t-il, laisse une étrange impression de malaise, due sans doute au surprenant contraste entre le foisonnement narratif du roman, l'importance de ses enjeux philosophiques,

---

28. Émile Zola, *Germinal*, éd. cit., p. 488-489.
29. Restif de la Bretonne, « Morale », dans *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé*, Paris, Imprimé à la maison, 1797, t. VII, treizième partie, p. 3957.
30. Voir Gabriel Robert Thibault, « Rétif de la Bretonne et le jansénisme : le cycle *Paysan-Paysanne pervertis* », *Études rétiviennes*, n° 19, décembre 1993, p. 31-47 et Pierre Hartmann, *Rétif de la Bretonne, Individu et communauté*, Paris, Desjonquères, « L'Esprit des lettres », 2009, 253 p.

et la soudaine immobilité de cette communauté, où plus rien n'est en jeu (car tout est réglé minutieusement), où l'aventure n'a plus la moindre place[31]. » Après avoir mis la communauté à l'épreuve des passions, Rétif choisit de la préserver de cette dangereuse confrontation ; le roman se termine ; on ne connaîtra jamais le devenir de cette utopie bourguignonne[32]. En marge de sa production romanesque, Rétif développe d'ailleurs une vaste production utopique au sein de laquelle il peaufine son modèle communautaire patriarcal et communiste, expliquant comment seule l'abolition de la propriété privée peut permettre la moralisation de la société et le développement d'un véritable engagement collectif :

> Tous ces crimes et ces malheurs sont occasionnés par la propriété. Les hommes sauvages ne l'avaient pas, et ne connaissaient pas les maux qu'elle produit. Il faut que les hommes extrêmement policés en reviennent là, et ils auront alors acquis le suprême degré de civilisation, la fraternité[33].

Cet éloge de la fraternité est au cœur de la défense du modèle communautaire, depuis l'ère des premiers chrétiens jusqu'à l'époque contemporaine où il anime des expériences comme celle d'Auroville. La « Mère » de cette communauté fondée en 1968 près de Pondichéry, en Inde, formule cette idée en termes d'« anarchie divine » : à l'instar d'Élisée Reclus, elle présente l'anarchie comme la plus haute forme de l'ordre social, une société basée sur l'association libre des individus et la coopération volontaire des hommes. Mais surtout, elle insiste sur la dimension spirituelle de cet engagement fondé sur l'unité et la fraternité : « La vieille spiritualité, explique-t-elle, était une fuite hors de la vie dans la réalité divine, laissant le monde juste où il était, tel qu'il était ; alors que dans notre vision c'est au contraire la divinisation de la vie, une transformation du monde matériel en monde divin[34]. »

## Individu/communauté

De 2022 à 2024, le séminaire de sociopoétique du CELIS a porté sur la communauté[35]. Le dossier proposé dans ce numéro de la revue *Sociopoétiques* est l'aboutissement de ces échanges, prolongés en 2025 par un séminaire auquel ont participé les étudiantes et étudiants du master 2 « Littérature et société » du département de Lettres de l'Université Clermont Auvergne. Le cadre retenu pour aborder les enjeux de l'écriture

---

31. Pierre Testud, « La Morale d'une perversion », *Seminari Pasquali di analisi testuale*, 5, *Le Paysan et la Paysanne pervertis*, Pise, ETS Editrice, 1990, p. 37-52.
32. Certains auteurs, au XVIII^e^ siècle, ont pourtant confronté l'utopie à ses limites. Tel est notamment le cas de l'abbé Prévost avec l'épisode de la colonie rochelloise dans *Cleveland* (1731-1739).
33. Restif de la Bretonne, « Morale », éd. cit., p. 4006-4007.
34. Mirra Alfassa, *Paroles de la Mère*, 2 volumes, Pondichéry, Aschram de Sri Aurobondo, 1999. Cité par Rémi Astruc, *Auroville*, *op. cit.*, p. 93-94.
35. « Intégrer/quitter la communauté », séminaire animé par Françoise Le Borgne et Alain Montandon.

de la communauté a été le rapport entre individu et communauté à partir de deux moments critiques de cette relation : l'intégration de l'individu dans la communauté et/ou la rupture avec celle-ci. Dans une perspective sociopoétique, ce choix permettait d'interroger, à partir de corpus très variés centrés sur une aventure individuelle, l'écriture des codes sociaux propres à la communauté (rites d'initiation, sociabilité spécifique…) ainsi que les représentations sociales positives ou négatives qui lui sont attachées.

La première partie de ce dossier rassemble quatre études qui interrogent les aspirations communautaires des protagonistes ou des auteurs. Ce désir de communauté traverse l'époque contemporaine et transcende les formes diverses que prend la communauté sur la période : communautés traditionnelles, soudées par des pratiques socioculturelles – et notamment une langue – spécifiques, communautés intentionnelles – fondées sur la libre adhésion des individus à une organisation sociale alternative –, communautés actuelles, moins structurées et favorisant les appartenances multiples et changeantes[36]. Mais la volonté d'intégration ou de réintégration de ces communautés s'avère presque toujours problématique : dans *Horcynus Orca* (1975) de Stefano d'Arrigo, le marin 'Ndrja Cambria, de retour dans son village sur le détroit de Messine après l'armistice du 8 septembre 1943, ne reconnaît plus sa communauté d'origine, corrompue par le fascisme. Mathilde Noëlle Mougin montre comment le grotesque vient exprimer tout à la fois l'angoisse de celui qui constate qu'il est devenu un étranger pour les siens et la nécessité de réinventer le lien communautaire et ses mythes fondateurs.

À partir de l'étude de *La Comtesse de Rudolstadt* de George Sand (1843), de *The Princess Casamassima* d'Henry James (1885) et du film *Je suis Karl* (2021) du réalisateur allemand Christian Schwochow, l'article de Chloé Chaudet analyse trois exemples d'initiation à des communautés secrètes, respectivement maçonnique, anarchiste et néonazie. Ces trois œuvres révèlent également une crise du modèle communautaire, dont la capacité à constituer une réponse satisfaisante aux insatisfactions des protagonistes apparaît de plus en plus contestable.

Enfin, les articles de Nicolas Violle et de Caroline Civallero ont en commun de questionner le désir d'appartenance communautaire d'écrivains et de musiciens contemporains issus de l'immigration. À partir de trois témoignages italiens – *L'unica persona nera nella stanza* (2019) de la journaliste Nadeesha Uyangoda, *Io, Immigrato clandestino* (2019) de Sidy Lo et *Corpi estranei* (2020) d'Oiza Queens Day Obasuyi – Nicolas Violle questionne la possibilité d'intégration à la communauté nationale d'une population soupçonnée, en raison de sa couleur de peau et de ses propres pratiques communautaires, de fragmenter la cohésion de la communauté nationale. Quant à Caroline Civallero, elle s'intéresse à deux collectifs de rap fondés à la fin des années 1990, Anfalsh et La Rumeur, qui, rejetant l'étiquette générique de « rap français », lui ont préféré celle de « rap de fils d'immigrés ». Elle montre comment,

36. Ivan Sainsaulieu, « Entre histoire et historicisme : esquisse d'une typologie de la communauté en France », in *Faire communauté en société. Dynamique des appartenances collectives*, *op. cit.*, p. 25-27.

pour ces artistes, la réappropriation de la langue française permet de transformer une communauté de destin, subie et stigmatisante, en communauté choisie et revendiquée.

S'appuyant sur des corpus des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, les trois articles qui composent la deuxième section de ce dossier permettent d'approfondir la compréhension des mécanismes passionnels qui favorisent l'intégration des individus dans la communauté mais peuvent aussi aboutir à leur expulsion ou à l'éclatement de la communauté elle-même. Françoise Le Borgne revient sur le paradoxe qui fonde la relation de Saint-Peux à Clarens dans *La Nouvelle Héloïse* en montrant comment les passions des protagonistes tiennent en échec leur désir conscient de s'investir dans la communauté idéale imaginée par Rousseau. Dans la même perspective, à partir de corpus dramatique et narratif centrés sur la petite ville, Alain Montandon et Pascale Auraix-Jonchière étudient les phénomènes engendrés dans la communauté par ce que Georg Simmel désigne comme « le choc de l'étranger[37] ». Alain Montandon montre comment, dans *La Petite ville* (1801) de Louis-Benoît Picard, *Die deutschen Kleinstädter* (1802) d'August Friedrich Ferdinand von Kotzebue et *Le Révizor* (1836) de Nicolas Gogol, le trouble suscité par l'intrus est prétexte à une représentation satirique de la petite ville de province, repliée sur ses coutumes et minée par des rivalités permanentes. S'intéressant à deux récits de Jules Barbey d'Aurevilly – « Le Dessous de cartes d'une partie de whist » (1850) et *Une histoire sans nom* (1882) – Pascale Auraix-Jonchière révèle comment l'irruption d'un séduisant étranger vient faire éclater des petites communautés repliées sur des valeurs archaïques, minées par les passions et incapables d'affronter les bouleversements annonciateurs de la Révolution ou induits par celle-ci.

Dans la dernière partie de ce dossier sont rassemblées quatre études qui portent sur le désengagement de l'individu à l'égard du modèle communautaire aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Chez Maxime Du Camp, dont Thierry Poyet analyse la trajectoire biographique, le désir d'intégration dans diverses communautés littéraires – cénacles, Académie française, confréries littéraires – et mondaines se heurte à des désillusions réitérées, qui alimentent la misanthropie de l'homme de lettres. De même, Henrik Ibsen, dans *Peer Gynt* (1867) et Jens Peter Jacobsen dans *Niels Lyhne* (1880) mettent en scène des initiations communautaires ratées. À partir des attitudes apparemment contraires des héros éponymes – l'individualisme agressif de Peer et la mélancolie de Niels –, Florence Schnebelen montre comment les deux auteurs interrogent la possibilité de « se suffi[re] à soi-même ».

Les deux derniers articles permettent d'approfondir cette condition du protagoniste contemporain, circulant entre plusieurs communautés. Dans le contexte du western américain étudié par Vincent Petitjean, l'individu apparaît écartelé entre la société à venir, dans laquelle il souhaite s'intégrer, et la communauté archaïque dont il est issu et dont la violence le rattrape toujours. Le héros de *Man of the West* (1958) d'Anthony Mann, Link, doit ainsi briser, l'un après l'autre, tous les liens qui le rattachent à un passé honni, réaffirmant par le meurtre la filiation qui le rattache

37. Georg Simmel, *Sociologie. Études sur les formes de socialisation* (1908), Paris, PUF, 1999, p. 663 *et sq.*

malgré lui à sa famille d'origine. Quant aux héros d'Albertine Sarrazin et de Jean-Patrick Manchette, c'est par l'ennui qu'ils manifestent leur sourde résistance aux communautés qu'ils traversent. Bastien Mouchet suggère que les récits d'inspiration autobiographique d'Albertine Sarrazin – notamment *L'Astragale* (1965) – font écho aux espoirs d'émancipation qui éclateront en mai 1968 alors que les polars de Manchette – *Laissez bronzer les cadavres !* (1971) et *Le Petit Bleu de la côte Ouest* (1976) – expriment le désœuvrement qui suit l'échec de ces aspirations.

En nous donnant accès aux imaginaires de la communauté – rêvée ou mise à l'épreuve du réel –, la littérature et les arts nous proposent un accès privilégié aux représentations sociales de chaque période et de chaque auteur. Les onze articles rassemblés dans ce dossier offrent un aperçu de la fécondité d'une analyse sociopoétique de la communauté et de sa capacité à faire dialoguer l'étude des œuvres et la compréhension des dynamiques sociales contemporaines.